HENRI GUILLEMIN

Le *JOCELYN* DE LAMARTINE

étude historique et critique
avec des documents inédits

Thèse de doctorat soutenue en 1928

Présentation de Patrick Rödel

VOLUME 7.5
(p. 221 à 246)

Deuxième partie
Le Milieu
Jocelyn et son temps

Chapitre 3
La pensée religieuse de Lamartine après 1832 (2)

utovie / hg

sous la direction de Jean-Marc Carité
les éditions d'utovie
rééditent
dans la
collection HG
les œuvres complètes de
Henri Guillemin

pour être tenu informé de ce programme
il suffit d'envoyer vos prénom, nom et adresse aux
(par courrier)
Editions d'Utovie
Diffusion Différente
40320 BATS (France)
(par email)
utovie@wanadoo.fr

catalogue consultable
(avec achat sécurisé en ligne) sur
www.utovie.com

La numérisation de cette collection
reçoit le soutien de la région Nouvelle Aquitaine

Pour des raisons techniques et de confort de téléchargement
nous avons décidé de scinder en plusieurs volumes
cet imposant travail de 858 pages.
Nous avons respecté la pagination d'origine
(indiquée en couverture de chaque volume).

L'ensemble est disponible sous forme de PDF
à télécharger gratuitement sur notre site.

Toute reproduction partielle ou non de la présente publication
est interdite sans l'autorisation de l'éditeur
et du Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie
C.F.F. 20 rue des Grands Augustins, 75006 Paris.

© Diffusion Différente, Utovie, 2022

Christ ! » [1]. Et de même, dans « *Utopie* », Lamartine ira proclamant que la religion nouvelle est toujours le christianisme, mais débarrassé des erreurs catholiques, rendu à sa pureté première :

C'est le Verbe pur du Calvaire,
Non tel qu'en terrestres accents
L'écho lointain du sanctuaire
En laissa fuir le divin sens

mais authentique, régénéré...

Pas plus que l'apostolat libre penseur d'Aimé Martin, les exhortations anticléricales de Dargaud ne sont demeurées sans effet sur Lamartine. « Il ne vous est pas permis, affirmait Dargaud, de répéter éternellement votre nourrice ; il est temps que vous parliez en votre nom une parole d'homme ! » [2]. Le 1er octobre 1835, c'est Lamartine lui-même qui jouera auprès de Virieu le rôle qu'a joué Dargaud auprès de lui : « L'élément intellectuel que nous ont donné nos nourrices, lui dira-t-il, ces bonnes et braves femmes d'Europe, ne suffit plus à mon estomac ». Et deux ans plus tard, il s'efforce, par les mêmes moyens, de le persuader que le catholicisme ne saurait plus lui convenir : « Tu as mis ton âme à un régime substantiel trop faible pour ta mâle et vigoureuse pensée ; il n'a pu me suffire à moi-même et j'ai senti la nécessité de vivre du pain plus fort de la raison religieuse » [3].

*
* *

Les contemporains n'eurent pas de peine à reconnaître, dans cette religion de l'avenir qu'annonçait le *Voyage en Orient*, le déisme du XVIIIe siècle, présenté, assez ingénuement, comme un message tout neuf.

Les *Annales de Philosophie chrétienne* s'employèrent à bien marquer que, loin d'être une nouveauté déconcertante, le credo de Lamartine n'était guère que celui de Voltaire et de Rousseau. Le *Voyage en Orient*, déclare A. Bonnetty, le 30 juin 1835, contient une offensive non dissimulée contre l'Église catholique. « Or, par quelles armes est-elle attaquée ? Par les vieilles armes du XVIIIe siècle [...]. Toutes ces déclamations [...] sur la raison, sur une religion de raison, sur les miracles, sur le fanatisme, sur les siècles d'ignorance et de superstition, sur la morale naturelle, l'état de nature, le célibat des prêtres, toutes ces vieilleries [...], M. de Lamartine vient nous [les] offrir à nou-

1. Aimé- Martin, *op. cit.* T. II, p. 360.

2. Des Cognets, *op. cit.*, p. 218.

3. Lettre à Virieu, 3 juin 1827. — Cette tentation à laquelle cède Lamartine à présent qu'il a cru y découvrir un devoir, il l'avait souvent ressentie au temps où il y résistait comme à une sollicitation de l'orgueil. Dans ce *Childe Harold* si mal étudié encore, et si révélateur, Lamartine avait laissé paraître la séduction qu'exerçait sur son âme le geste de l'homme qui

Brise les vains hochets de sa crédule enfance (I, 13-14).

De même, Julie louera Raphaël d'avoir « écarté les hochets de [son] enfance pour imaginer un Dieu moins puéril et moins féminin que le Dieu des tabernacles chrétiens » (*Raphoël* dans O. C., 1863. T. XXXII, p. 253).

veau ». Et, citant le symbole de la foi nouvelle telle que Lamartine l'avait défini dans le *Voyage* (« Dieu un et parfait pour dogme », [etc.].) Bonnetty conclut : c'est là « le déisme des livres et des penseurs philosophiques du XVIIIe siècle ; rien de plus, rien de moins que ce que nous y avons lu » [1].

L'obscur, le médiocre Bonnetty n'est pas le seul à penser ainsi ; Sainte-Beuve qui, dans son article sur les *Affaires de Rome*[2], insiste sur la ressemblance désormais établie entre la pensée religieuse de Lamartine et celle de La Mennais, déclare lui aussi que la foi à laquelle ces deux grands esprits s'arrêtent n'est qu'un « pur déisme avec morale évangélique ». « Quel est actuellement, demandera le pasteur Vinet en 1838 le système religieux de M. de Lamartine ? Un pur et franc déisme » [3]. « Votre progrès religieux, écrit en même temps Poujoulat au poète, est tout simplement une chute profonde dans la pauvreté des lieux communs de la philosophie irréligieuse » [4]. Ce tonitruant abbé Th. B... qui, en 1844, publie ses *Lettres à M. de Lamartine sur quelques paradoxes contenus dans ses œuvres, touchant la religion, la philosophie et les Turcs*, s'écriera, sur un ton de réquisitoire : « Cette religion que vous appelez nouvelle ne l'est pas, peut-être, autant que vous le pensez, Monsieur ! Votre religion est tout simplement le déisme ! » [5].

Que la pensée religieuse de Lamartine, telle qu'elle se manifeste dans le *Voyage en Orient*, en particulier, reproduise en effet, fort exactement, les principaux articles du philosophisme, est-il besoin d'en apporter longuement la preuve ?

> Sans doute il a parlé, mais c'est à l'univers...
> Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits

disait du Tout-Puissant le poème de la *Loi Naturelle*, qui récuse la révélation chrétienne. Et pareillement, le *Voyage en Orient* enseigne : « Chaque siècle lève un coin du voile qui cache la grande image du Dieu des Dieux, et le découvre, derrière tous les symboles qui s'évanouissent, seul, éternel, évident dans la nature et rendant ses oracles dans la conscience » [6]. Et le 13 juin 1835, Lamartine écrit à Virieu : « Moins je crois à présent à la parole de l'homme, plus je crois à celle de Dieu dans ses œuvres et dans notre intelligence ». « Dieu est Dieu, et l'univers est son prophète » lui dira-t-il encore le 13 octobre 1836 ; et il lui répétera, le 19 août 1838 : « La raison seule est le principe, le moyen et la fin ; c'est le Verbe parlant en nous ».

Rousseau s'en remettait à son « instinct » pour affirmer l'existence de Dieu.

---

1. *Annales de Philosophie chrétienne*. T. X, pp. 404 et 419.

2. R. D. M., 15 novembre 1836.

3. Vinet, *op. cit.* T. II, p. 168.

4. Deuxième lettre à Lamartine, 1838. Dans Poujoulat. *Littérature contemporaine*, 1856, p. 111.

5. Abbé Th. B..., *op. cit.*, p. 95. L'abbé prend feu, en particulier, à propos du texte que nous avons cité : « Je suis chrétien parce que la fibre de mon cœur est chrétienne, parce que ma mère m'a fait sucer un lait chrétien, [etc...] » (*Voyage*, 1835. T. I, p. 44). — « Je suis anthropophage, écrit l'abbé en manière de glose, parce que la fibre de mon cœur est anthropophage, parce que ma mère m'a fait sucer un lait anthropophage, etc... » (*Op. cit.*, p. 146).

6. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, p. 109.

« Je crois, disait-il dans sa Profession de foi du vicaire Savoyard [1], que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage. Je le vois, ou plutôt je le sens [...]., on a beau me disputer cela, je le sens, et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat ». On sait son apostrophe célèbre. « Conscience ! conscience ! instinct divin [...l ».

De même, le 19 octobre 1834, Lamartine confesse à Virieu qu'il se « rejette dans la seule vérité incontestable : l'instinct ». Déjà, en octobre 1829, parmi ces « flots de ténèbres » dont il se sentait submergé, Lamartine accrochait sa détresse au seul roc qui lui parût solide :

Noble instinct ! Conscience ! ô vérité du cœur !

Et dix ans plus tôt, c'était semblablement au « sens intime » qu'il demandait appui et lumière. « Cette base de certitude » qu'il faut à la foi, « je ne [la] cherche, confiait-il à Virieu, [...] dans la force concluante d'aucun raisonnement ; je ne la trouve que dans le sens intime que je crois donné à la créature par le Créateur » [2]. Le 17 mars 1820 il écrivait de même, au même ami « Quant à l'immortalité de l'intelligence [...] elle est, sois-en sûr, elle se sent ». Les *Destinées de la Poésie* ramènent la religion de Lamartine à « une vive évidence, une intuition plus ou moins éclatante de l'existence et de l'action de Dieu » ; le *Tailleur de Pierres de Saint-Point* nous dira qu'il faut chercher les certitudes religieuses « dans la poitrine et pas dans la tête », car « c'est l'homme qui fait ses raisonnements, mais c'est Dieu qui fait nos sentiments » [4]. A soixante-quinze ans encore, Lamartine revenant sur l'immense problème de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, écrira : « Je n'en sais rien, mais je consulte mon cœur ignorant et j'affirme sur la parole muette de ma conscience » [5].

Comme le fait le *Voyage en Orient*, l'*Émile* a dénoncé les altérations de la « sublime et primitive idée de Dieu défigurée par les fantasques imaginations des hommes » [6]. Rousseau, avant Lamartine, a pensé que « les dogmes particuliers [...] embrouillent » les claires notions que tout homme possède sur la vérité religieuse ; ces notions « loin de les ennoblir, ils [— les dogmes] les avilissent » ; aux « mystères inconcevables » de la divinité, « ils ajoutent des contradictions absurdes » [7].

« Si l'on n'eût écouté, déclarait Jean-Jacques préludant à Aimé Martin et à Lamartine, que ce que Dieu a dit au cœur de l'homme, il n'y aurait jamais eu qu'une religion sur la terre » ; comme le *Voyage en Orient* voit dans l'ordre de l'univers le seul vrai miracle, « le miracle éternel et de tous les moments », l'*Émile*, s'élevant contre les prestiges trompeurs, soutenait : « C'est l'ordre

1. J.-J. Roussau. O. C., 1839. T. IV, p. 301.
2. Lettre du 8 août 1818, p. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 384.
3. *Ibid.*, p. 387.
4. *Le Tailleur de Pierres de Saint-Point*, dans Lamartine, O. C., 1863. T. XXXII, p. 432.
5. C. F. L., février 1866. Ent. 122. T. XXI, p. 173.
6. J.-J. Rousseau. O. C. T. IV, p. 305.
7. *Ibid.*, p. 348.

inaltérable de la nature qui montre le mieux la sage main qui la régit » [1]. Et quand Lamartine évoque le culte unanime que l'avenir substituera aux querelles des dogmes étroits, il semble répéter ce qu'annonçait, ce que réclamait déjà Jean-Jacques disant : « Il est croyable qu'après bien du temps perdu dans ces altercations puériles, les hommes de sens chercheront des moyens de conciliation » ; et Rousseau, après avoir énuméré les quelques articles de la religion rationnelle, s'écriait : « Formez de ce petit nombre d'articles une religion universelle qui soit pour ainsi dire la religion humaine et sociale ».[2] L'attitude enfin que Lamartine, en décembre 1832 définissait comme la sienne, désormais : « Je ne prie pas, je tâche de conformer ma volonté à la volonté divine », c'est l'attitude même du vicaire Savoyard qui, lui non plus « ne prie pas », mais, s'adressant à Dieu, lui dit : « Le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite » [3].

A la *Prière Universelle* de Pope, ce bréviaire du déisme au XVIIIe siècle [4], Lamartine semble également souscrire désormais sans réserves. Déjà les *Harmonies* sont comme un somptueux commentaire des vers du début où Pope célèbre l'universelle louange qui monte, comme un encens, de toute la création vers Dieu ; déjà l'« *Hymne aux Chrétiens dans les temps d'épreuve* » a blâmé, comme faisait Pope (str. VII), la folie de l'homme qui prétend se charger des vengeances de Dieu [5]. Mais Pope avait dit aussi (str. XIII) que le vrai temple de Dieu, c'est l'univers, et la *Prière Universelle* affirmait (str. IV), comme fera Lamartine, la suprématie de l'esprit sur la lettre, de la conscience sur le dogme.

Lamartine, en Syrie, a relu Volney ; il a pu retrouver sa propre pensée, telle qu'elle était depuis décembre 1832, dans cette invocation de l'auteur des *Ruines* : « Pouvoir souverain et caché de l'univers ! moteur mystérieux de la nature ! âme universelle des êtres ! toi que, sous tant de noms divers, les mortels ignorent et révèrent, être incompréhensible, infini, Dieu, qui dans l'immensité des cieux diriges la marche des mondes et peuples les abîmes de l'espace [etc.] »[6] Ce n'est pas autrement qu'à cette heure Lamartine conçoit

1. *Ibid.*, p. 353.

2. *Ibid.*, p. 354.

3. *Ibid.*, p. 346. L'*Émile* louait encore les Turcs, comme fera le *Voyage en Orient*, d'être « généralement plus humains et plus hospitaliers que nous » (p. 254). La *Nouvelle Héloïse* (VI-VIII) condamnait aussi l'état monacal : (« Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire ») et se montrait défavorable au célibat des prêtres (VI-VI). Lamartine pouvait aussi retrouver dans les *Lettres écrites de la Montagne* le vœu de la séparation de l'Église et de l'État. — On n'ignore pas que Rousseau rêvait d'une religion civile qui renfermerait « les dogmes fondamentaux de toute bonne religion » ; de même, après avoir lutté pour la séparation, Lamartine réclamera une religion officielle, qui n'eût été rien autre que le déisme. Les *Confidences* sont, sur ce point, parfaitement explicites : Le catholicisme, déclare Lamartine, continuera à être le plus fort « tant que l'esprit du siècle ne deviendra pas une foi religieuse qui dévore à son tour les âmes [...]. Il faut que l'État devienne une religion aussi ». (*Confidences* Livre XI dans O. C., 1863. T. XXIX, p. 317).

4. La *Prière Universelle* fut traduite successivement par Lefranc de Pompignan, Silhouette, Joncourt, Turgot, Lally-Tollendal, Saint-Simon, De la Porte, Morellet... (Cf. P. Van Tieghem. « La Prière Universelle de Pope et le déisme français ». R. L. C., 1923, pp. 190-212).

5. Cf. également J.-J. Rousseau. *Lettres écrites de la Montagne* (Partie I, Lettre II) : « Dieu s'est réservé sa propre défense et le châtiment des fautes qui n'offensent que lui. C'est un sacrilège à des hommes de se faire les vengeurs de la divinité, comme si leur protection lui était nécessaire ».

6. Volney. *Les Ruines*, 1792, p. 55.

Dieu. Et quand il flagellera, dans la Huitième Vision de sa *Chute d'un Ange* ceux qui se donnent pour les dépositaires exclusifs de la vérité divine, il ne fera que reprendre à son compte les véhémences de Volney contre ces « imposteurs » qu'on a vu « s'élever sur la terre » pour se dire « confidents de Dieu » [1].

Un livre subsiste à Saint-Point, dans le cabinet de travail du poète, parmi les rares ouvrages que Lamartine conserva jusqu'à la fin, à côté des *Consolations* de Sainte-Beuve, des œuvres de Byron et de Gessner. C'est le curieux volume de Sébastien Mercier, intitulé *L'an 2.440*, dans son édition de Londres, 1776. Là encore, voici les sévérités contre les moines qui font le vœu de « n'être jamais hommes » [2], voici l'idée de l'Enfer représentée comme « le blasphème le plus injurieux fait à la bonté et à la justice divines » ; voici niée toute autre révélation que celle de la nature et de l'intelligence ; Dieu, dit Mercier, n'a « daigné nous parler que par la voix éclatante de la nature » « Eh quoi, mortel insensé et stupide ! as-tu besoin que Dieu te parle français, chinois, arabe ? Que sont les étoiles innombrables semées dans l'espace, sinon des caractères sacrés, intelligibles à tous les yeux et qui annoncent visiblement un Dieu qui se révéle ? » [3]. La raison est célébrée comme notre lumière infaillible : « C'est donner atteinte à l'Être infiniment parfait que de calomnier la raison et de la présenter comme un guide incertain et trompeur ». Et Sébastien Mercier, dans l'anticipation qu'il présente au public, décrit le temple, analyse la foi de cette humanité réconciliée dans un même culte. Telle qu'on le verra, à la date qu'a fixée sa fantaisie, le temple de l'Être Suprême n'aura « point de statues, point de figures allégoriques, point de tableaux ». Cette religion « purement spirituelle » et dégagée « de tout alliage impur », est toute primitive ; c'est « à peu près celle des anciens patriarches qui adoraient Dieu en esprit et en vérité sur le sommet des montagnes » ; c'est « la loi naturelle » qui « parle un langage uniforme à toutes les nations » ; « l'univers est son temple », « tout homme vertueux en est le prêtre » [4], car l'homme « est reli-

---

1. *Ibid.*, p. 54.

2. En 1866 (C. F. L. Ent. 122. T. XXI, p. 116). Lamartine appellera encore l'état monacal « ce suicide de l'homme ».

3. Ainsi Lamartine écrivait en 1849 ces deux strophes que nous avons publiées dans la R. F. du 1er mai 1934

Dieu n'écrit pas en paroles
Son existence à nos sens.
Des astres sont ses symboles,
Des mondes sont ses accents.

La nature, son image,
Dans un alphabet de fleurs,
Écrit pour nous sur chaque page
Des parfums et des couleurs.

4. Le but de son apostolat religieux, dit Lamartine, dans son Épître à Adolphe Dumas, le 18 septembre 1838, c'est de

Faire l'homme pontife et le culte unanime.

La première version d'une strophe d'« *Utopie* », nous présente encore ces toutes pareilles anticipations :

Entre la nature et son maître
L'homme grandi n'a plus le prêtre

gieux dès qu'il est raisonnable ». Et l'adoration de toute la terre s'élève vers « l'Être unique, incréé, créateur intelligent de ce vaste univers », lui rendant grâce de ses bienfaits, acceptant les souffrances. « Tu le veux, et cela nous suffit ; nous nous soumettons avec confiance et nous espérons en ta clémence infinie » [1].

Voici encore Lamartine rejoignant Byron, parlant comme lui ouvertement. Dans sa « Prière de la nature » (1806), laissons, dit Byron, « les dévots élever leurs sombres basiliques [...] ; l'homme n'emprisonnera pas l'empire de son créateur sous ces dômes gothiques... Ton temple, c'est la face du jour ! ». Le *Voyage en Orient*, nous l'avons vu, fait écho à ces apostrophes. « Les prêtres, écrivait Byron, dans la même pièce, pour étendre leur lugubre empire, trompent les hommes par de prétendus droits mystiques » Ainsi le manuscrit d' « *Utopie* » dénoncera la machination de l'Église qui « *pour se couronner* », déforma le message du Christ et

Dans ses foudres le fit tonner * [2].

Byron attaque de front l'« odieuse superstition », et s'écrie : « Qui pourra séparer de l'or du vrai culte son alliage impur ! » [3]. Pour cette rude et grande besogne, Lamartine se propose, et le *Voyage en Orient* est un premier effort pour purifier « la pensée du ciel » de l'« alliage de « superstitions » qui l'a ternie [4]. L'hymne à la raison humaine qu'entonne Lamartine en 1835, le Quatrième chant du *Pèlerinage de Childe Harold* l'avait déjà fait retentir : « C'est abandonner lâchement la raison, avait dit Byron, que de renoncer aux droits de la pensée ; elle est notre dernier et seul refuge [...]. Depuis notre berceau, cette faculté divine fut enchaînée et torturée [...] mais c'est en vain ; le rayon immortel nous pénètre; le temps et la science guérissent notre cécité » [5].

Ce rationalisme déiste, de Byron et du XVIIIe siècle philosophique, il serait faux de dire que Lamartine s'y convertit en le désignant par son nom, en s'écriant que ses yeux s'ouvrent sur la grandeur de Voltaire et de Rousseau, en saluant comme des maîtres ces philosophes du siècle passé. Non point. Il ne songe pas à eux, ou du moins pas ainsi. Si, comme nous avons pu aisément l'établir, sa pensée maintenant s'ajuste à la leur, ce n'est pas qu'il ait tout exprès rouvert leurs ouvrages, qu'il se soit appliqué à parler comme eux. Son esprit a marché, sous la pression d'événements intérieurs, et s'il a cédé, sans y prendre garde, à une attraction, ce n'est pas à celle des écrivains de l'autre siècle, c'est à la sollicitation confuse et immense du siècle présent. Ces penseurs du XVIIIe

Pour porter à Dieu ses accents.
Chacun est son prêtre à soi-même
Et le cœur, autel sans emblème
A la prière pour encens.

(Arch. S. P.).

1. Sébastien Mercier. *L'an 2.440*, 1776, pp. 75, 83, 105, 88, 100, 104, 85, 103, 90, 88.
2. B. N. Lamartine, 7, p. 15.
3. Byron, *Childe Harold*, chant II. St. XLIV.
4. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, p. 248.
5. Byron. *Childe Harold*. Chant IV. St. CXXVII.

siècle, sans doute les connaissait-il fort bien ; il les avait, cela est sûr, beaucoup pratiqués dans son adolescence ; mais ce n'était pas de leur côté qu'il a tourné son visage. S'il découvre maintenant, avec une sorte de surprise, que son nouveau système religieux coïncide presque avec le leur — et on le verra, en août 1844, s'émerveiller de retrouver dans Le *Café de Surate* sa propre philosophie [1] — il voit en eux des précurseurs qu'il avait naguère méconnus. Et dans la certitude où il est de se trouver chargé d'une mission prophétique et d'être le porteur, à son tour, de la Bonne Nouvelle, il n'hésitera pas à faire, dans une phrase stupéfiante des *Girondins*, de Voltaire son Saint Jean-Baptiste [2].

En 1834, tandis qu'il met au net, pour l'impression, les pages de son *Voyage en Orient*, les affirmations des « philosophes » sont présentes, à coup sûr, tout au fond de sa pensée. Leurs discours, auxquels son adolescence frondeuse avait prêté l'oreille, depuis plus de quinze ans il avait refusé de les entendre ; il était parvenu à les ensevelir tant bien que mal sous ses résolutions de fidélité catholique ; il les avait à demi-oubliées. A présent, ils reprennent vie ; ils se relèvent dans son âme ; leurs paroles se mêlent à ses propres paroles. Sans qu'il en prenne conscience — tant il est certain de ne s'être décidé que par lui-même, à la suite de tragédies secrètes, d'expériences intimes et irremplaçables — ce sont eux cependant qui conduisent sa plume, qui lui dictent, presque mot pour mot, leurs formules.

Lamartine, en religion — comme aussi, beaucoup, en littérature — est un homme du XVIIIe siècle. « Votre éducation philosophique et religieuse, lui diront en 1836 les *Annales de Philosophie chrétienne* [3], date d'un autre âge, le siècle dernier. » Il a longtemps lutté pour se délivrer de cet empire, sur son esprit, du philosophisme. Jadis, il disait dans « *Consolation* » [4] qu'il se garderait d'abreuver ses enfants

à ces sources amères
Où l'humaine sagesse a mêlé son poison.

Voltaire est le plus fort. « Toujours ce damné XVIIIe siècle qui reparaît jusque dans Lamartine ! » écrit Blaze de Bury railleur, mais clairvoyant [5]. On le verra bien dans les *Girondins*, qui contiendront un extraordinaire panégyrique de Voltaire, et où le même homme qui, dans les premières notes manuscrites de son *Voyage en Orient*, prenait en pitié le XVIIIe siècle « impie », se déclarera « fier » d'être « enfant d'un siècle qui a imprimé l'impulsion à de tels mouvements de l'esprit humain » [6]. Et presque au seuil de l'ombre, à soixante-dix ans, Lamartine parlera, sur le ton de l'enthousiasme, de la Profession de Foi du vicaire Savoyard, cette « aurore boréale de l'Évangile », cet « hymne magnifique », cet « alphabet épelé des vérités primitives dont toutes les lettres ras-

1. Charles Alexandre note à cette date dans ses *Souvenirs sur Lamartine* (p. 51). « Sa philosophie est dans le *Café de Surate* qu'il vient de lire avec admiration ».

2. Voltaire, écrira Lamartine dans les *Girondins* (1847. T. I, p. 261) « ne fut pas la vérité, mais il fut son précurseur et marcha devant elle ».

3. *Annales de Philosophie chrétienne.* T. XIII, p. 428.

4. Le commentaire de « Consolation ». *(Nouvelles Méditations)* date cette pièce de 1820.

5. Blaze de Bury, *op. cit.*, p. 54. Blaze déclare même plus loin, sans beaucoup forcer les choses : « Le Dieu de Lamartine est le Dieu des bonnes gens de Béranger » (p. 91).

6. *Histoire des Girondins*, 1847. T. VIII, p. 381.

semblées disent Dieu dans la nature et les lois divines dans l'humanité », catéchisme d'une « religion universelle [...] qui embrasse et illumine tous les dogmes sincères et toutes les vertus naturelles dans une atmosphère de vie, de chaleur et de piété semblable au rejaillissement d'un même soleil sur la coupole d'Athènes, sur la cathédrale de Sainte-Sophie et sur les mosquées d'Arabie » [1].

Chez Lamartine, de 1820 à 1833, le catholicisme, dit excellement Gustave Lanson [2], « a enveloppé, non pas chassé le déisme ». « *La Prière* », qui date de 1819 et qui voudrait être déjà orthodoxe, laissait trop bien paraître que la Révélation, à laquelle Lamartine se forcera à croire, ne lui paraissait pas nécessaire :

Je crois en toi, Seigneur [...]
Et sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au fond des cieux ton glorieux symbole

Le même texte proclamait aussi :

L'univers est le temps et la terre est l'autel ! [3]

Le poète ne cachera pas que sa conversion au rationalisme, à partir de 1833, est un retour conscient, ardemment consenti, à ce qu'il a cru avant 1820, mais, à cette date, gauchement, et parmi toutes sortes de réticences et de scrupules dont il est délivré désormais. Il le dira tout net à Virieu : « Je ne partage pas ton antiphatie irrationnelle contre le rationalisme. Je crois au contraire qu'après s'être beaucoup et vainement soulevé de soi-même pour monter plus haut que le simple bon sens, l'homme revient à sa raison, sainement et consciencieusement consultée [4]. Le reste n'a de fondement que dans nos désirs et nos imaginations avides d'ultra-vérités ». « En vivant, avouera-t-il encore, résumant ainsi l'authentique histoire de son drame, je me suis découragé quelquefois de penser, et jeté dans la pensée toute faite par désespoir. En vivant davantage et en m'améliorant un peu, j'ai rougi de ce désespoir et je reviens énergiquement et pieusement au rationalisme » [5].

Il resterait à se demander — mais nous quittons ici le terrain sûr — si, dans l'évolution religieuse de Lamartine autour de 1832, l'influence de l'illuminisme n'a pas eu sa part.

Quand, le 3 avril 1830, le *Constitutionnel* rendit compte à ses lecteurs du discours de Lamartine à l'Académie Française, il prétendit y découvrir « un hymne d'illuminé », digne « de Coëssin ».

---

1. C. F. L. Ent. 65. T. XI, p. 393 et Ent. 67. T. XII, p. 49.
2. G. Lanson. Éd. critique des *Méditations*, p. 25.
3. C'était là une imitation directe de l'*Universal Prayer* de Pope.

To thee, whose Temple is all Space
Whose altar Earth, Sea, Skies...

4. Ainsi J.-J. Rousseau avait écrit dans son *Émile* : « Voyant [...] que je m'abîmais dans un océan sans rives, je suis revenu sur mes pas et j'ai resserré ma foi dans mes notions primitives » (O. C., 1839. T. IV, p. 364).
5. Lettres à Virieu des 19 août et 18 octobre 1838.

Par ailleurs, les *Annales de Philosophie chrétienne*, citant un des propos que Lamartine prétend avoir tenu devant Lady Stanhope (« Il y a deux lumières pour l'homme, l'une qui éclaire l'esprit [...] l'autre qui éclaire le cœur, et qui ne trompe jamais ») commentent ainsi cette phrase : « C'est ici un nouveau système de philosophie en entier [...]. Il est malheureux pour M. de Lamartine que ce système soit celui des illuminés » [1]. Et deux pages plus loin, Bonnetty, prenant texte d'une autre déclaration faite au même endroit par Lamartine sur « cet Esprit-Saint toujours agissant, toujours assistant l'homme, toujours lui révélant [...] ce qu'il doit faire et savoir », conclut de nouveau : « Cette assistance et cette révélation de Dieu accordées à l'homme isolé, et d'une manière intérieure, sont un des dogmes [...] de l'illuminisme » [2].

Mais s'agit-il bien d'illuminisme ? Et n'avons-nous pas là seulement un souvenir de Rousseau, souvenir un peu développé, où se retrouve néanmoins cette idée essentielle chez Jean-Jacques du « sentiment intérieur », de l'excellence providentielle d'un « instinct » toujours présent au cœur de l'homme et qui le guide naturellement à la vérité ?

Il y a pourtant, dans ces pages étranges où Lamartine relate, et recompose librement, l'entretien qu'il eut en septembre 1832 avec Lady Stanhope, des allusions, des expressions qui troublent l'enquêteur.

Ce messianisme que nous avons déjà noté et qui passe dans la réponse de Lamartine à la question posée par Lady Stanhope : « Ne sentez-vous pas ce que tout le monde sent, le besoin, la nécessité d'un révélateur, d'un rédempteur ? », ces mots aussi qu'il met aux lèvres de la « recluse » : « C'est Dieu qui vous *envoie* [3] ici [...] ; vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont Il a besoin », tout cela ne porte-t-il pas comme un reflet de martinisme ?

Cette espérance, qui habite maintenant la pensée de Lamartine, d'une vaste unité des croyances, d'une fusion totale et proche de toutes les confessions humaines dans une religion purifiée où s'abolira la diversité des dogmes, c'est là une des certitudes communes aux illuminés. Plus l'esprit « croît et s'élève, plus il se simplifie, et sa région ne connaît ni division ni différence », dit Saint-Martin [4]. Lamartine prétendra s'installer de même dans « cette région où tout ce qui s'élève à Dieu se rencontre et se réunit », quittant « celle où les spécialités, les systèmes et les controverses divisent les cœurs et les intelligences » [5]. Il est vrai que, sans avoir besoin d'évoquer ici Saint-Martin, on peut trouver dans l'*Éducation des Mères de Famille*, une déclaration toute semblable, et plus certainement connue de Lamartine : « Je me hâte de le déclarer, avait écrit Aimé Martin, il ne s'agit ici ni de changer les cultes ni de renverser les dogmes. Au-dessus de ces croyances spéciales et mobiles

1. *Annales de Philosophie chrétienne*. T. X, p. 415.

2. *Ibid.*, p. 417.

3. B. N. Lamartine 46, p. 9. Le texte de l'édition donne : « qui vous amène ...».

4. Cité dans un article de J. Bruneau : « Saint-Martin l'illuminé ». F. L. (juin 1835). T. X p. 274.

5. Avertissement de *Jocelyn*.

de chaque secte, régne une religion immuable qui les embrasse toutes comme le ciel embrasse l'univers » [1].

Le simple déisme peut donc bien suffire à expliquer ici la pensée de Lamartine. Subsiste tout de même l'entretien de Djoun... Pour voir clair dans ce ténébreux problème, les documents nous manquent. Il ne semble pas que Lamartine ait été en contact personnel avec aucun des théosophes de son temps [2]. Mais il a connu et il a lu de Maistre, et il connait Ballanche qui touche aux illuminés, quoi qu'il en ait dit. Aimé Martin, cet homme que Lamartine écoute, qu'il aime et qu'il suit plus qu'il n'aime et ne suit Dargaud, sait-on si l'illuminisme lui est tellement étranger ?

Enfin voici un texte, mais bref, mais isolé, que nous verserons au dossier de ce procès qu'il faut se résigner, pour l'instant à laisser ouvert ; c'est une simple phrase de la lettre que Lamartine écrivit de Mâcon, le 16 décembre 1833, à Cazalès, et dont nous avons cité une partie [3] : « *Comme vous*, dit Lamartine, *j'ai toujours soupçonné Saint-Martin d'avoir été éclairé d'un beau rayon de vérité divine* * ». C'est tout. On notera que c'est une réponse, que Lamartine ne nomme pas spontanément Saint-Martin, que Cazalès a dû lui parler avec éloge du « philosophe inconnu », et qu'il tient à dire qu'en effet Saint-Martin est bien curieux. Est-ce la preuve qu'il l'a étudié ? On dirait le ton, plutôt, d'un homme qui répond avec politesse, avec sérieux même, sans passion néanmoins. Comme les saint-simoniens, comme les jeunes combattants chrétiens du groupe de l'*Avenir* et de la *Revue Européenne*, peut-être les illuminés, martinistes et swedenborgiens, sont-ils apparus à Lamartine comme d'intéressants témoins de la grande rénovation religieuse qui se préparait dans le monde et qu'il se croyait appelé à diriger.

Il semble que sur les rapports de Lamartine et de l'illuminisme, la vérité doive être recherchée dans ce sens. Mais ce n'est là qu'une conjecture. D'autres témoignages, d'autres documents, permettront peut-être, plus tard, d'aller au delà.

***

Sa nouvelle doctrine religieuse, Lamartine entend apporter à en répandre l'enseignement, une prudence extrême et minutieusement calculée.

De cette tactique, il ne fait pas mystère, devant ses amis. A Dargaud, qui le pressait, il a répondu déjà : « Le rôle que vous me tracez serait inopportun ; il me constituerait comme philosophe ; il me tuerait comme homme d'État » [4]. Cette décision bien arrêtée de ne pas compromettre par des déclarations prématurées, dans l'ordre religieux, le rôle politique qu'il s'est assigné, il la confirme encore à Dargaud en décembre 1833. Il serait, lui répète-t-il « très inopportun en cet instant d'éclater ; toute politique me serait fermée. Quand

1. Aimé Martin, *op. cit.*, T. II, p. 265.

2. Et il semble aussi que les théosophes ne jugeaient pas la poésie de Lamartine assez nourrissante. Richer l'estimait « trop insoucieuse de métaphysique » (*Lycée armoricain*. T. I, p. 70). Mais il s'agit là des premières œuvres de Lamartine.

3. Cf. *supra*, p. 211.

4. Des Cognets, *op. cit.*, p. 193.

j'aurai accompli mon rôle politique, à la bonne heure ! ce sera le commencement de mon action religieuse » [1].

Un an après, alors que déjà, cependant, il a jeté en manière de prélude ou d'avertissement, le texte adroitement didactique des *Destinées de la Poésie*, il continue à déclarer : « Quant à la philosophie et religion [...] je ne m'explique pas encore » [2]. Si hardies qu'aient été les affirmations rationalistes du *Voyage en Orient*, Lamartine estime que ce livre ne brise aucun lien, ne coupe aucun pont et qu'il n'a encore, avec cet ouvrage, rien compromis absolument. Au mois d'octobre 1835, il en est toujours à dire : « Je ne me prononce pas cependant encore tout à fait ; j'y mets temps, religion, examen, prudence » [3].

Prudence, c'est le maître mot, celui qu'il n'oublie jamais. Écoutons-le s'en expliquer à ses correspondants, qu'il s'agisse du reste de sa politique ou de son apostolat déiste ; à Combes : « Le présent n'a pas encore d'oreilles. Je veux essayer de le préparer peu à peu [4] » ; à Montherot : « J'en déroulerai [il s'agit ici, plus spécialement de sa doctrine politique] peu à peu quelques mots, dans chaque discours, mais des mots assez vagues pour n'être pas compris d'une Chambre très arriérée, et l'être cependant d'une jeunesse très avancée » [5] ; à Guichard de Bienassis : « Je ne veux m'expliquer en entier qu'au jour le jour, pour ne pas effrayer le milieu par lequel je veux agir » [6] ; à Antoir : « [...] notre heure n'est pas venue, et Dieu seul la connait », l'heure de révéler au grand jour « cette cause énigmatique dont je profère les premiers symboles » [7]. Son intention, déclare-t-il à Virieu, le 27 janvier 1835, est bien de « dire la radicale vérité, mais, ajoute-t-il aussitôt, sous des formes et avec des délais éminemment conservateurs » [8].

Ce souci capital de ne pas attaquer violemment les idées reçues, de n'agir que par petites poussées, par ébranlements minimes, mais répétés et persistants, on le saisit curieusement dans des occasions même où rien n'est engagé de ce problème religieux qui compte pour l'essentiel [9] aux yeux de Lamartine. Et si l'on voit Lamartine à ce point attaché à ne pas déranger trop rudement les habitudes prises, ni corriger d'un trait trop vif les images installées dans l'esprit du public lorsqu'il n'est question cependant que de la Grèce, par exemple, et de l'engouement populaire pour les héros de l'indépendance, on juge du soin qu'il emploiera pour tout ce qui touche au catholicisme ; il s'est arrêté

---

1. *Ibid.*, 220. On se souvient que Lamartine, en entrant à la Chambre des Députés, avait sincèrement l'intention, au moins dans les tout premiers temps, de ne demeurer que peu d'années dans la vie politique. Cf. ses lettres à son père, et à Virieu des 9 et 10 janvier 1834.

2. Lettre à Virieu, 10 décembre 1834.

3. Lettre à Virieu, 1er octobre 1835.

4. 24 janvier 1834. Cf. Anacharsis Combes, *op. cit.*, p. 9.

5. 4 mars 1834. Cf. R. D. M., 15 septembre 1908.

6. Lettre sans date. Cf. *Correspondance*. T. III, p. 352.

7. Lettre sans date p. p. M. Mario Foresi. *Nuova Antologia*, 1er septembre 1914.

8. A Circourt, en août 1847, à propos du discours de Mâcon, Lamartine déclarera de même : « J'ai déployé juste autant du drapeau des idées modernes que le vent naissant le permettait ». Cf. L. Barthou. *Lamartine orateur*, p. 231.

9. « La question religieuse est le fond de toute politique réelle, écrit Lamartine à Michelet en juin 1843. Le reste n'est que l'échafaudage qu'on enlève quand l'édifice est construit ». Lettre p. p. J.-M. Carré. *Michelet et son temps*, 1926, p. 21.

en Grèce, en août 1832 ; il a vu de près ce pays dont s'est enthousiasmée l'opinion française et que lui-même a chanté sur un mode pindarique. Hélas ! Il écrit à Aimé Martin, le 10 août 1832 : « Il faut voir les choses de loin pour conserver quelque enthousiasme pour les plus belles causes ! » ; mais il joint aussitôt à cette phrase une recommandation instante : « Gardez [cela] pour vous, ou du moins ne me citez guère pour les détails sur l'horrible état de la Grèce » [1].

On l'entendra de même, lors d'une discussion sur l'émancipation des esclaves, s'exprimer en des termes qui s'appliquent très exactement à la tactique qui est la sienne en matière d'apostolat rationaliste : « Dans des discussions de cette nature, déclarera-t-il, nous devons peser toutes nos paroles » et « étouffer » la chaleur de notre conviction « sous la prudence du langage, sous la réticence souvent la plus entière » [2].

Aussi, à peine a-t-il laissé imprimer dans ses *Destinées de la Poésie* le mot compromettant que nous avons cité sur la voix « stupide et sans conscience » des cloches de nos églises, qu'il se repent de l'avoir dit. En reproduisant ce passage dans son *Voyage en Orient*, il fera sauter, d'un trait de plume, ce terme trop vif, où se il trahit [3]. On le sait lié avec La Mennais ; on n'ignore pas qu'il songe à fonder avec lui une revue politique. Son irritation n'en est que plus forte de voir La Mennais publier ces *Paroles d'un Croyant* que Lamartine connaissait d'avance, qu'il aurait même gardées « un mois sous clef » pour empêcher le livre « de paraître ainsi », sans retouches, sans adoucissements. Et il ne cache pas à Virieu sa mauvaise humeur : « Cela me fait grand tort » [4].

Ah, certes, sa manière à lui ne ressemble guère aux témérités farouches de La Mennais ! Dans ce même *Voyage en Orient* où il articule pour la première fois, publiquement, quelques mots de sa pensée rationaliste, s'il efface, de son manuscrit, certaines déclarations de fidélité catholique, sincères en 1832 et qu'il ne pourrait plus à présent maintenir sans mentir à la vérité de sa conscience, il se garde néanmoins d'écarter de son texte tout, absolument, de ce qui lui donnait d'abord une couleur orthodoxe. De ci de là, il laisse subsister volontairement telle remarque, tel mot qui sont de nature à rassurer les dévots. S'il se refuse maintenant à confesser qu'arrivant la sur Terre Sainte, c'est par « trois fois » qu'il baisa le sol, si ces « trois fois » le gênent, et s'il les supprime, il n'en conserve pas moins la phrase où il se montre posant les lèvres sur cette terre sacrée. Il change bien l'« Enfant-Dieu » en « homme modèle », mais il laisse subsister, pour désigner Jésus, cette expression qui contentera les catholiques : « le divin fondateur du christianisme » ; il accepte qu'on le voie agenouillé au tombeau de la Vierge ; il ne retouchera pas ce qu'il a dit de Tibériade où le Christ « apparaît à Saint-Pierre et fonde en trois paroles l'éternelle hiérarchie de son Église ». Ailleurs, il indique nettement que les miracles font partie de ces « légendes », de ces « superstitions » que la crédulité humaine ajouta à l'idée pure du Dieu unique, mais il maintient parallèlement

1. R. P., 1er novembre 1925.

2. Discours du 22 avril 1835. *Fr. Parl.* T. I, p. 147.

3. *Le Voyage en Orient* (1835. T. II, p. 264) donne en effet seulement : « La voix sans conscience de nos cathédrales ».

4. Lettre du 9 mai 1834.

ce qu'il avait écrit sur Cana, « lieu du premier miracle du Sauveur ». Il exalte l'islamisme, suggère que le déisme « pratique et rationnel » des mahométans, et leur « dogme simple » sont fort au-dessus du « dogme merveilleux » des catholiques ; il n'en efface pas pour autant, ce qu'il avait noté en novembre 1832 : « Les dogmes du Koran ne sont que du christianisme altéré » [1].

Si bien qu'il apparaît un peu comme un Janus, dans ce livre, si l'on veut y prêter attention. Et Vinet, l'année suivante, aura beau jeu de démasquer la tactique de cet habile que l'on voit « abondant tour à tour dans le sens des rationalistes et dans le sens des orthodoxes, chrétien parce que sa mère était chrétienne, philosophe parce que son siècle est le XIXe siècle, acceptant les prophéties et renversant les miracles. » [2].

Un autre procédé, amorcé déjà dans la *Politique Rationnelle* et dont Lamartine use de plus en plus, dans la même intention apaisante à la fois et séductrice, c'est celui du rapprochement de deux termes, tenus pour ennemis, et qu'il réconcilie dans la facilité d'un artifice de langage. C'est la faute du Moyen Age, et de ses « ténèbres », déclare-t-il, si « la religion et la raison » ont été indignement « séparées » [3]. L'œuvre du temps présent est donc de les faire désormais « s'embrasser dans la vérité », et, en attendant ce beau jour, commençons à les faire s'embrasser dans l'expression verbale. La foi que Lamartine maintenant professe se nomme le « christianisme rationnel », ou encore le « rationalisme chrétien », ou encore le « catholicisme de la raison ». Son vœu ? « Que la raison soit religieuse et que la religion soit raisonnable » [4]. « Ce que le christianisme appelait révélation, dira-t-il dans les *Girondins*, la philosophie l'appelait raison. Les mots étaient différents, le sens était le même » [5]. La raison, affirme-t-il encore, c'est tout simplement « le christianisme moderne » [6].

L'injuste Veuillot, pour une fois, n'aura pas tort quand il vantera le talent que déploie Lamartine à forger « des phrases adroites pour lier les idées les plus disparates » [7].

---

1. *Voyage en Orient*, 1835. T. II, pp. 49, 248, 371.

2. *Semeur*, 23 mars 1836. Les *Annales de Philosophie chrétienne* qui attaquèrent vivement le *Voyage en Orient* au point de vue de l'orthodoxie dans leur numéro du 30 janvier 1835, constataient également, après avoir cité les déclarations rationalistes de Lamartine, que l'auteur « dans son livre même reconnai[ssait] la divinité du Verbe et de la religion chrétienne ». — Le même procédé sera sensible plus tard dans l'*Histoire des Girondins*. Blaze de Bury, exagérant du reste un peu, dira à ce propos : « Il y en eut, comme on dit, pour tous les goûts, pour les républicains et les socialistes comme pour les voltairiens et les cléricaux » (*op. cit.*, p. 138).

3. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, p. 110.

4. Ces mots figurent dans la lettre que Lamartine écrivit sous le nom de l'abbé Thyons au journal l'*Univers* en novembre 1846. M. Jean des Cognets en possède le manuscrit autographe. Cette lettre, parue dans le *Bien Public* du 26 novembre 1846 est reproduite par M. Jean des Cognets (*op. cit.*, p. 372). En juin 1843 Lamartine écrivait à Michelet qu'ils étaient, l'un et l'autre, « ouvriers [...] du temple moderne où la raison sera pieuse et la piété raisonnable » (J.-M. Carré, *op. cit.*, p. 21). Lamartine reprend encore cette formule dans son *Histoire de la Restauration* (O. C., 1863. T. XXII, p. 175) : « Rendre la raison pieuse et la piété raisonnable ».

5. *Histoire des Girondins*, 1847. T. I, p. 17.

6. Lettre à Aimé Martin du 27 juin 1843 (« la raison, qui est le christianisme moderne [...] ») Cf. R. P., 1er novembre 1925.

7. *Univers*, 18 juin 1843. — M. Citoleux dans son livre (*op. cit.*, p. 148) a bien marqué ce aspect de la tactique lamartinienne. « Il pose écrit-il, une série d'équations où chaque terme

Le dessein de Lamartine est aisé à comprendre. N'a-t-il pas dit clairement à Guichard que sa préoccupation était de « ne pas effrayer le milieu par lequel » il voulait agir ? [1]. C'était bien le même conseil, on s'en souvient, qu'il donnait jadis à Aimé Martin : ne soyez pas si véhément, si brutal ; évitez surtout que l'on se voile la face, à vos propos ; rassurez, au contraire, n'ayez que douceur et patience. Autrement, « vous vous neutraliseriez d'avance » [2].

Lamartine ne veut à aucun prix se séparer des catholiques ; son but est seulement de séparer les catholiques du catholicisme. Qui parle de désertion ? Lamartine n'a point changé de camp ; il veut seulement que ceux de son camp se lèvent avec lui et marchent, pour s'établir un peu plus loin, un peu plus haut. Il exhorte ses frères :

> Nouveaux fils des saintes demeures,
> Dieu parle ; regardez le signe de sa main !
> Des pas, encor des pas pour avancer ses heures !
> Le siècle a fait vers vous la moitié du chemin ! [3]

Le plan auquel il se tient c'est celui-là même que La Mennais — mais lui, sans s'y tenir — exposait à Lerminier dans une lettre du 9 septembre 1834. « Je n'ai pas imité Luther, disait-il, et je ne l'imiterai point [...]. Ce n'est pas en se séparant, en ébranlant presque dans sa base le principe même de la foi, qu'on peut rétablir l'unité de la foi. Je reste donc catholique [...] ».

Les recommandations de Lamartine à Aimé Martin n'avaient pas été perdues. *L'Éducation des Mères de famille*, avec une pesante maladresse, exposait à tout venant ce que Lamartine eût voulu pour son compte pratiquer avec plus de discrétion. « Notre but » disait Aimé Martin, est d'« introduire d'une manière inaperçue » dans la religion catholique « les principes éternels qui conviennent à toutes les religions [...] et de marcher ainsi doucement au triomphe » du déisme. Et il énonçait ainsi le « problème à résoudre » : « Sans rien changer aux apparences [des] cultes, en détrui[re] peu à peu les immoralités » [4].

L'abbé Th. B... se croira donc sans peine autorisé, quand il déchaînera contre Lamartine son artillerie ultramontaine, à lui jeter cette accusation : « Vous vous êtes couvert du manteau du chrétien pour saper plus sûrement le christianisme par la base » [5]. Et avant lui Vinet, prenant texte des vers que Lamartine adressait à Genoude « sur son ordination », et de leurs pressantes invites :

---

religieux trouve un équivalent profane. La grâce devient le génie ; la raison est l'infaillible et perpétuelle révélation des lois divines, à moins qu'elle ne soit un catholicisme éternel ».

1. En 1843, il dira à Chambolle, homme de gauche qui s'étonne un peu du ralliement de Lamartine à l'opposition libérale : « Je suis un vieux libéral, et non un nouveau converti [...]. Assis parmi les conservateurs, j'espérais vous les amener un jour ». Cf. Chambolle. *Retours sur la vie*, 1912, p. 183.

2. Cf. *supra*, p. 198. En matière de littérature, Lamartine n'avait pas autrement parlé à Hugo à propos de la *Muse Française*, autrefois. Le 14 septembre 1823 il lui avait dit : « Allez doucement dans le début, suivez la pente et le courant de l'opinion qui se forme [...]. Ne la devancez pas trop ; autrement vous ferez un haro universel ». R. P., 15 avril 1904.

3. « *A M. de Genoude* », décembre 1835.

4. Aimé Martin, *op. cit.*, T. II, pp. 266-267.

5. Abbé Th. B..., *op. cit.*, p. 14.

Déchirez ces lambeaux des voiles du saint lieu !
Laissez entrer le jour dans cette nuit du Temple !
Plus il fait clair, mieux on voit Dieu ! [1].

avait dénoncé cette tentative de débauchage sournois, et cloué au pilori le coupable pris sur le fait, à l'instant où il cherche à « endoctriner [...] un prêtre de l'Église romaine » pour « lui enseigner à donner *in petto* un sens tout nouveau à ses antiques symboles » [2].

Et il est bien vrai que Lamartine n'attaque jamais de front l'Église. C'est encore, fort probablement, la leçon apprise auprès du grand homme que répète Aimé Martin, lorsqu'il déclare qu'il faut « établir les principes sans attaquer les préjugés » [3]. Les besognes d'agression, Lamartine les laisse à d'autres [4]. Il loue publiquement l'*Éducation des Mères de Famille* qui prend parti violemment contre la règle du célibat ecclésiastique, mais il se borne quant à lui à faire comprendre qu'il ne lui est guère favorable, sans s'avancer trop, d'ailleurs, et en présentant sa pensée de manière à ce qu'il soit impossible d'en citer un mot qui constitue la preuve décisive d'une rébellion contre la loi romaine. Et s'il loue avec ampleur les prêtres Maronites, ce n'est point là un crime, pas même une imprudence, puisque l'Église les autorise officiellement à se marier.

On ne retrouverait pas davantage dans le *Voyage en Orient*, ni nulle part ailleurs chez Lamartine, la répudiation ouverte du dogme de la divinité du Christ. Ses propos demeurent soigneusement équivoques. Il est clair que le Christ est seulement pour lui désormais l'Homme parfait, d'ailleurs très certainement chargé par Dieu, comme d'autres l'ont été et le seront encore, d'une grande mission d'apostolat ; mais le langage de Lamartine n'en reste pas moins assez adroit pour qu'on ne puisse le convaincre d'être allé jusqu'à la négation catégorique. Sans doute, en vers, il se hasarde davantage ; dans sa pièce à Genoude, le Fils de l'Homme est désigné comme un « témoin » de Dieu ; sans doute, Lamartine voudrait que le prêtre dît aux fidèles

Que tous ces dieux de chair n'étaient que des idoles
Et d'aller au Dieu des esprits,

sans doute, il annonce que le Verbe « se transfigure encore » et qu'à présent

Le Verbe est fait humanité

---

1. « *Plus il fait jour, mieux on voit Dieu* * » reprend Lamartine dans le manuscrit de ses *Girondins*. (Ms. de Mâcon, p. 23). Et il ajoute, parlant de l'effort des Philosophes du XVIIIe siècle en matière de religion : « *Le jour voulait entrer dans le sanctuaire. Les murailles épaisses de la superstition l'interceptaient. On démolissait l'édifice non pour renverser l'autel, mais pour y faire entrer la lumière et agenouiller la raison. La vérité était captive dans les institutions ; Dieu souffrait dans les âmes ; on voulait les affranchir* * » *(Ibid.)*.

2. Vinet, *op. cit.* T. III, p. 217.

3. Aimé Martin, *op. cit.* T. II, p. 362.

4. On le verra ainsi plus tard, dans son journal *Le Bien Public*, charger Guigue de Champvans d'écrire en 1844 les articles dont il ne veut pas prendre la responsabilité personnelle ; cette protestation, par exemple, qui occupera toute la première page du journal, le 13 juillet 1844, à l'occasion des « actes arbitraires » auxquels a donné lieu la procession de la Fête-Dieu à Mâcon. « C'est une question de savoir, fera-t-il écrire à Champvans, si les principes de liberté commune permettent à un culte de s'emparer de la voie publique, même momentanément ».

ce qui revient à substituer l'humanité entière, fille de Dieu, à la personne même de Jésus, fils du Père (c'était la doctrine même de Quinet et de Strauss). Mais comme tout cela est dextrement enveloppé d'expressions qu'on dirait parfaitement orthodoxes, et comme ces strophes même débordent de respect pour le « Couronné d'épines »,

Dieu dont chaque homme est le symbole,

Verbe « où s'incarna l'antique vérité » ! [1]

Et puis la poésie bénéficie de tels privilèges ! On y peut risquer ce qu'on n'oserait aventurer en prose. La prose engage l'homme ; au poète on passe bien des choses, à la faveur des nécessités du rythme et de l'harmonie ; les professions de foi ne se rédigent pas en alexandrins. Aussi Lamartine choisira-t-il ce mode d'expression, pour lui si commode, lorsqu'il se décidera à proférer tout au long son *credo* philosophique, dans la *Chute d'un Ange*. Encore prendra-t-il ce détour, pour ne point tout à fait se découvrir, d'imaginer la fiction du Livre Primitif et de porter ses témérités au compte du mystérieux vieillard Adonaï [2].

Les ennemis déclarés de l'Église s'irriteront de ces prudences de Lamartine. Même après la *Chute d'un ange*, ils le trouveront trop réticent. George Sand, en 1839, constate : « Les hérésies du dernier poème de M. de Lamartine nous montrent la révolte irrésistible de son intelligence contre le catholicisme » ; mais alors, poursuit-elle, « pourquoi donc ne l'a-t-il pas abjuré ouvertement, à l'exemple de ce grand homme [c'est La Mennais] qui de nos jours donne au monde le spectacle d'une sincérité si sublime et d'un courage si vénérable en disant : jusqu'alors je m'étais cru catholique ; il paraît que je me suis trompé » [3] ?

Un anonyme qui publie en 1838 des *Réflexions philosophiques et littéraires sur les écrits de MM. Victor Hugo, de Lamartine, Chateaubriand* [etc...] et qui pose en principe que la religion catholique est « pleine d'erreurs aussi absurdes et plus nuisibles que celles du paganisme », admoneste semblablement Lamartine : « Comme un voyageur égaré qui n'ose ni avancer ni reculer, de crainte de s'égarer davantage, vous n'osez, lui dit-il, ni croire à ces dogmes trompeurs ni les rejeter franchement » [4].

---

1. Cf. « *A M. de Genoude* », str. 11 et 15 et « *Utopie* », str. 17.

2. Ce procédé, d'ailleurs, mettra fort en colère le pieux rédacteur des *Annales de Philosophie chrétienne*, lequel explosera contre « la déloyauté de l'attaque qui frappe ainsi nos dogmes et notre foi d'une manière détournée et indirecte ». « Que Voltaire ait fait cela, écrira-t-il, à une époque où la foi était vivante et protégée par le pouvoir civil, on le conçoit ; mais maintenant où chacun peut formuler à son gré ses objections, tout honnête homme, quand il attaque la religion, doit le faire ouvertement et sans détours. M. de Lamartine a redouté sans doute la réprobation générale, et alors il a attaqué le christianisme par une voie détournée » (*Annales de Philosophie chrétienne*, 31 mai 1838. T. XVI, p. 374).

3. R. D. M., 1er décembre 1839. (G. Sand « Essai sur le drame fantastique »). Peut-être dans le dessein d'aiguillonner Lamartine, G. Sand opposait ce dernier à Byron lequel, écrivait-elle, « me semble beaucoup plus préoccupé de la science des choses divines que M. de Lamartine ». Elle jugeait Lamartine « peu scrupuleux sur les moyens de connaître et de saisir son idéal ». Jouant de l'ironie, elle notait encore : « Nous ne croyons pas que M. de Lamartine, absorbé par les soucis parlementaires, ait beaucoup de temps de reste pour se demander désormais s'il est philosophe ou chrétien ». — Sainte-Beuve, le 3 décembre 1839 confiait à Quinet qu'il trouvait quant à lui « très vrai » ce parallèle établi par G. Sand entre Lamartine et Byron au détriment du poète français. (Lettre p. dans R. H. L. 1913, p. 670).

4. *Réflexions* [...] (anonyme). Paris Lemoine 1838, in-8°, p. 54.

Michelet se montrera agacé de trouver dans les *Girondins* une excessive « tolérance » à l'égard du catholicisme ; et Lamartine s'en défendra de son mieux, affirmant qu'une telle critique « n'est pas fondée » et qu'il a bien représenté le catholicisme « comme l'opposé de la Révolution, *l'un autorité, l'autre liberté* * »[1].

Ces impatients ne se satisfont pas des promesses que Lamartine leur donne ; et ils ont bien raison de douter que Lamartine soit pleinement avec eux. Lamartine est sincère quand il définit son rôle propre comme celui d'un chrétien qui doit demeurer parmi les chrétiens s'il veut convaincre ses frères d'avancer avec lui sur la voie d'une religion plus libre et plus rationnelle ; mais ce refus de briser net avec les catholiques, ce refus dont il fait, pour l'efficacité de son apostolat déiste, une impérieuse nécessité de tactique, s'accorde trop bien, dans le secret de son cœur, avec des scrupules inavoués, avec un attachement invincible, une tendresse muette et comme misérable et honteuse d'elle-même pour le Christ de l'Église, pour le catholicisme de son enfance.

Lorsqu'il envoie à Aimé Martin, le 12 novembre 1843, ses articles sur « l'État l'Église et l'enseignement » (études où la modération du langage, laisse pourtant bien clairement apparaître la hardiesse rationaliste, de la pensée) il explique à ce libre penseur déclaré, au yeux de qui il craint sans doute de paraître encore bien timide, qu'« il faut commencer à toucher la glace avant de la casser » [2]. La vérité est que cette glace, il ne la cassera jamais.

Depuis 1833, il n'a pas obtenu de lui-même d'aller au delà de ces promesses toujours faites pour le lendemain. Les propos qu'il tient à Circourt, le 7 juillet 1845, ce sont les mêmes que ceux qu'il tenait à Virieu dix ans plus tôt : « Ou le catholicisme est la vérité, ou il est le mensonge. S'il est la vérité, mourons avec lui ; s'il est le mensonge, séparons-nous-en tout à fait » Tout. à fait ? Est-ce bien sûr que Lamartine osera s'avancer jusque-là ? et s'il parle fièrement d'opérer cette rupture « avec la vigueur d'une raison qui marche seule », il ne manque pas d'ajouter tout de suite qu'il faut y apporter tout de même « le respect que l'enfant a pour la nourrice qui l'a nourri, bercé, conduit par la lisière jusqu'à son âge mûr ». Ce respect, il voudrait qu'on le gardât aux « choses saintes [...] même quand on les brise » [3]. Et ce n'est pas lui qui se chargera de les briser ; « Ce n'est plus l'heure de saper, dit-il, c'est l'heure d'éclairer le sanctuaire » [4].

---

1. Cf. J.-M. Carré, *op. cit.*, p. 27. Les derniers mots, que nous écrivons en italiques, n'ont pas été reproduits par M. Carré. On les lit cependant très clairement sur l'autographe, conservé au Musée Carnavalet.

2. R. P., 1er novembre 1925.

3. *Histoire des Girondins*, 1847. T. I, p. 256.

4. *Bien Public*, 21 novembre 1844. — Cette phrase fait partie d'un article où Lamartine, visiblement, cherche à porter remède au mauvais effet produit par les articles anticléricaux qui se sont succédés en 1844 dans son journal. Le 18 avril 1844, le *Bien Public* avait attaqué les jésuites ; il avait dénoncé (21 avril) Lacordaire coupable de vouloir établir dans les Alpes « un couvent de son ordre qui n'est pas reconnu en France » ; il s'était indigné, avec le *Journal du Loiret*, d'avoir vu « nos soldats forcés de suivre les bedeaux et les enfants de chœur » dans une procession (6 juin) ; il avait reproduit *(ibid.)* avec complaisance une information précisant que la plupart des « maisons infâmes » de Londres étaient la propriété du clergé, etc... « On s'est trompé, écrit alors Lamartine, sur les intentions de ce journal en matière religieuse ». Et il se défend de vouloir « flétrir dans les autres la pensée qui [le] soutient [lui-même] », et « jeter le ridicule sur les convictions comme la boue sur les images ». « Un tel rôle, ajoute-t-il, est trop vieux d'un siècle ».

Falconnet, dans son ardeur un peu naïve à justifier Lamartine aux yeux des catholiques, aura bien raison, malgré tout, d'écrire que le poète, en dépit de « son adhésion aux idées nouvelles, [garde] assez de sympathie au passé pour le concilier avec l'avenir » [1]. Et quand le triste Nisard, dans son article « M. de Lamartine en 1837 » caractérisait, avec un certain bonheur tout de même dans la malveillance, l'attitude un peu contradictoire, en apparence, de Lamartine député, il trouvait, sans doute par mégarde, une bonne phrase qui s'ajusterait assez bien au Lamartine rationaliste mal dépris du catholicisme : « Il blâme, disait-il, sous une forme générale et si peu hostile qu'il n'y a presque pas de différence à l'avoir contre soi qu'à l'avoir avec soi. Il faudrait imaginer pour ses votes négatifs quelque chose de moins décidé qu'une boule noire, car il y a toujours un peu de oui dans son non » [2].

Au fond, Lamartine ne se résigne pas à porter la main sur cette religion qui fut celle de sa mère. Lui qui croit, avec tant de ferveur, que, passé le seuil de la mort, il retrouvera les êtres chéris dont l'absence fait de sa vie un tel désert, il écarte, avec une sorte de terreur, l'idée d'apparaître un jour à sa mère comme le démolisseur furieux du temple qu'elle a tant aimé. Ce cri de haine jeté à l'Église, qu'attendent les Sand, les Dargaud, les Michelet, jamais ils ne l'obtiendront de lui [3].

Il cherche à se convaincre qu'il ne demande à personne, (pas même à soi) une totale rupture avec l'Église, et qu'au vrai, comme le lui glissait à l'oreille Dargaud, il n'est question que de prolonger, que d'adapter au siècle nouveau ce sentiment que nous gardons, « comme le souffle même des âmes maternelles ». Vouloir s'entêter à « le communiquer sous la même forme » [4] ce n'est pas le sauver, c'est le perdre, car le monde s'en détourne, sous sa forme ancienne et vieillie, et la seule vraie manière à présent de lui être fidèle, c'est de le transformer, justement, pour l'empêcher de mourir : le progrès, ce n'est rien autre que la tradition en marche ; qu'en vérité la religion de l'avenir sera bien toujours le christianisme, « un christianisme dégageant l'âme des superstitions du vulgaire, mais la sanctifiant par une morale parfaite et la diviniant par des certitudes immortelles » [5].

Lorsque, pour ses *Girondins*, Lamartine peindra le portrait de Vergniaud, où Sainte-Beuve aisément reconnaîtra « le profil de Jocelyn », c'est sa propre pensée à l'égard du catholicisme qu'il lui prêtera : « Il considérait, dira-t-il, cette religion comme la vraie philosophie de l'humanité, revêtue de mystères et de mythes pour la rendre accessible à la faiblesse de l'enfance éternelle du genre humain [...]. Il ne voulait pas la destruction, mais l'épuration lente, libre et prudente du culte » [6].

---

1. E. Falconnet, *op. cit.*, p. 24.

2. Nisard. *Mélanges*, 1838. T. II, p. 108.

3. Peut-être, dans son âpre vieillesse, et devant tel ou tel libre penseur, se laissera-t-il aller à de brusques violences de langage contre l'Église ; un jour, à propos d'une jeune fille contrainte à entrer au couvent, H. de Lacretelle entendit Lamartine « lancer les sarcasmes de Luther contre le catholicisme » (H. de Lacretelle, *op. cit.*, p. 192). Mais on chercherait en vain chez Lamartine une déclaration écrite et publique d'hostilité haineuse contre l'Église.

4. Des Cognets, *op. cit.*, p. 191.

5. *Histoire de la Restauration*, dans O. C., 1863. T. XXII, p. 94.

6. *Histoire des Girondins*, 1847. T. VII, p. 25.

Dans ses vers à Félix Guillemardet (septembre 1837) il montre le sage, qui s'attache à rendre la foi plus immatérielle,

Obligé d'écarter en tremblant ces symboles,
De peur de mutiler le Dieu.

Et c'est sa leçon, n'en doutons point, que répète Aimé Martin lorsqu'il écrit : « Ceux qui parlent de détruire la religion dans l'Occident qu'elle éclaire sont comme les bourreaux du Christ : ils ne savent ce qu'ils font. »[1] !

Pareil à bien des hommes de la Constituante lorsqu'ils préparaient la Constitution Civile du clergé, Lamartine se berce de l'espoir que cette métamorphose du catholicisme à laquelle il veut travailler, le catholicisme lui-même s'y prêtera de bon gré, comprenant qu'au reste là est son salut.

Blâme-t-il Genoude d'entrer dans les ordres sacrés ? Certes non ; il voudrait seulement pouvoir compter sur lui pour cette grande œuvre de régénération, pour cette réconciliation tant souhaitée du siècle et du christianisme, sans laquelle c'en est fait et de la civilisation et de la foi en Dieu elle-même.

Si les libres penseurs de la race des Dargaud ont, en face du prêtre, un mouvement de recul, s'ils se contractent aussitôt, se ferment, se durcissent comme en présence d'un ennemi, Lamartine au contraire se sent attiré du cœur et comme sous l'effet d'une fraternité mystérieuse par ces hommes qui portent la livrée de Dieu.

Lorsqu'on arrivait à Saint-Point, on y rencontrait presque toujours quelque prêtre au château ; ce n'était point seulement la preuve du souci, de la part de l'hôte, de garder étroitement contact avec les milieux catholiques, ou de protéger ces curés de campagne qu'il tenait à voir, toujours, vénérés des paysans ; c'était tout cela, mais autre chose encore. Lamartine les aime, ces « laboureurs vêtus de deuil »[2], ces « appuis de la maison de Dieu ». Quand bien même il les trouverait souvent médiocres, sans lumières, obstinés, il se sent heureux en leur compagnie. Si dépourvus qu'ils puissent être de richesses intérieures, une grandeur, dont parfois ils sont bien loin d'avoir conscience, les transfigure à ses yeux ; si chétifs qu'ils soient, ils sont du côté de la vérité. Simplement parce que les voici, ils font que l'homme pense aux choses éternelles.

A ses maîtres de Belley, Lamartine rendra hommage, malgré Dargaud[3], en pleine Chambre, le 3 mai 1845[4] ; et il célébrera encore, dans les *Nouvelles Confidences*, le père Wrintz,si jeune lorsque Lamartine était son élève,et ce père Béquet, fin et doux, « Fénelon de hasard dans une école de montagne ». Le « commentaire » de l'Épître à Sainte-Beuve évoque ces « aimables curés de campagne, que j'avais, dit Lamartine, tant aimés dans mon enfance ». Au couvent de Saint-Jean, sous Jérusalem, on l'a vu frappé de la noblesse que porte inscrite sur son visage le Père Supérieur ; en un être si proche de Dieu, écrit le poète « l'homme n'existe plus que dans sa forme visible ; son âme est déjà transformée en quelque chose de surhumain, d'angélique, de déifié »[5]. Il a connu

1. Aimé Martin, *op. cit.*, T. II, p. 62.

2. Cf. « *Réponse à un curé de campagne* ». *(Recueillements)*.

3. Cf. Des Cognets, *op. cit.*, p. 351.

4. A cette date, plusieurs de ses anciens maîtres étaient encore vivants, en particulier le père Debrosses (mort à Laval en 1848) et les pères Varlet et Vrindts (morts à Poitiers en 1852).

5. *Voyage en Orient*. O. C., 1842. T. VI, p. 414.

à Beyrouth deux jeunes Jésuites dont il tient à faire mention dans son *Voyage*, « tous les deux pleins de foi et consumés d'un zèle désintéressé » [1]. Il s'est plu à s'entretenir à Damas avec le Père Poussous, un lazariste qu'il montre « excellent, pieux, instruit », aimable en même temps, et « gai, serein, résigné » [2].

A Saint-Point, il reçoit à sa table, il aide à vivre le curé Mathieu installé dans cette paroisse depuis 1816 [3] un pauvre homme, ancien dragon des armées de la République, sans savoir-vivre et sans culture, mais naïf et honnête, et que Lamartine, avec une bienveillance inlassable, encourage, défend même à l'occasion [4].

Le poète invite à Monceau, en 1835, l'abbé Cœur, le prédicateur en renom [5]. Le 13 juin, il avait écrit à Virieu : « Je vois un peu maintenant l'abbé Cœur, et avec tout le charme que tu m'avais promis ». L'abbé a passé trois jours à Monceau, au début d'octobre, et Lamartine est ravi de cette visite amicale : « C'est un homme qui a du fond et qui ira loin » [6].

Il se donne la peine de répondre en vers à un curé de la Bresse [7] qui sollicitait, avec tremblement, l'honneur d'être reçu par lui, et il lui ouvre toute grande sa maison. On le verra même recueillir et loger chez lui, dans un pavillon, l'ancien curé de Saint-Point, Genillon, acquéreur de biens nationaux et démolisseur de l'Abbaye de Cluny.

En 1854 dans son étude sur Bossuet écrite pour le *Civilisateur*, il déclarera, quitte à contrister les anticléricaux dont il s'entoure alors (l'éternel Dargaud, Pelletan, Lacretelle et les autres) : « La profession sacerdotale est celle où, à nombre égal, le regard impartial du philosophe et du moraliste découvrira le plus de piété et le plus de vertu » [8].

De sa méthode ennemie des scandales et des éclats de voix, Lamartine attend sans hâte les fruits. Déjà ne voit-il pas Marianne, sa femme, faire quelque pas,

1. *Ibid.* T. VII, p. 121.

2. *Ibid.*, p. 230.

3. Mathieu sera remplacé en 1837 par l'abbé Bouton.

4. La mère de Lamartine, si indulgente à tous, cependant, gémissait d'avoir à Saint-Point un tel pasteur. Le 20 avril 1827, Lamartine écrit de Florence à sa mère : « Pour le curé de Saint-Point, je ne dis rien ; c'est un pauvre homme ; il faut le traiter comme tel ; mais le changer ne vaudrait pas mieux, à mon avis ». (Lettre p. p. C. Latreille. L. C., 25 juin 1926). Lamartine écrivit plusieurs lettres à l'évêque d'Autun, Mgr d'Héricourt, pour tenter d'obtenir de lui, pour la vieillesse du curé Mathieu, un petit supplément de ressources. «*Songez, Monseigneur*, lui dit-il le 5 octobre 1835, *si cela vous est possible, à assurer, au moins pour le reste de ses jours, l'existence à ce pauvre ministre du sanctuaire* * ». D'une autre lettre encore, pour la même affaire : « *Excusez Monseigneur, cette insistance de ma part pour le curé de Saint-Point. Charité et amitié sont deux droits que le premier pasteur chrétien admettra toujours pour excuse* * ».

5. Lamartine avait rencontré l'abbé Cœur dans les salons. Le 14 mai 1835, Ballanche écrit à Mme d'Hautefeuille : « Je suis allé passer une soirée chez Madame Le Tissier. J'y ai trouvé M. et Mme de Lamartine, et mon cher abbé Cœur » (Cf. Alf. Marquiset, *op. cit.*, p. 44).

6. Lettre à Virieu, 6 octobre 1835. — Le 22 septembre 1837 Madame de Lamartine écrit à Madame Aimé Martin que l'abbé Cœur est à Saint-Point. « *L'abbé va, je crois, nous rester quelque temps* * » (Coll. L. B.).

7. « Je suis venu dernièrement de Bourg avec un jeune prêtre, écrit Falconnet à Collombet en 1841. C'est celui à qui Lamartine a adressé cette pièce des *Recueillements* qui fut si remarquée. [« *Réponse à un curé de campagne*, 13 novembre 1836]. A cette époque, il était curé d'un village de la Bresse, situé tout près de Mâcon » (Cf. Roustan, *op. cit.*, p. 66).

8. Lamartine. O. C., 1863. T. XXXVI, p. 136.

dirait-on, pour le rejoindre ? Elle vient de lire cette *Philosophie du Christianisme* où Bautain accable le rationalisme ; et il plaît au poète de constater que Marianne ne goûte pas cet ouvrage. « D'autres, écrit-elle le 7 août 1835 à Madame Aimé Martin, ont divinisé la raison ; lui [Bautain] il l'écrase et la renie. Comme si c'était avec autre chose que sa raison qu'il avait pu décider tout cela ! »[1]. Marianne cherche un compromis ; mais Lamartine se satisfait de ce commencement de lumière ; il sait qu'il faut beaucoup de temps pour que s'accomplisse ce qu'il rêve et il pense que sans doute il mourra avant que l'« antique symbole » fasse place au culte sans images du « Dieu des esprits ».

A la Chambre, en 1834 et 1835, il parle et vote exactement comme un député catholique ; il présente la défense des insurgés vendéens ; il s'indigne contre la pétition du Conseil municipal de Vitré qui prétend bannir les Frères des Écoles Chrétiennes, « des hommes, s'écrie Lamartine, qui ne font d'autre vœu que de consacrer leur vie à la propagation de la morale évangélique »[2], il réclame la réouverture de Saint-Germain l'Auxerrois, il déplore le nombre insuffisant des prêtres ; on l'entend même dire (8 mai 1834) : « Le christianisme, cet immortel enseignement des esprits [...] se résuma dans l'Église pour s'emparer du monde qu'il avait mission de régénérer »[3].

Assiste-t-il à la messe ? Sans aucun doute, et à Paris comme à Saint-Point[4]. Pourquoi n'irait-il pas adorer Dieu ce jour-là ; « pour moi, expliquait Jean-Jacques, je ne rejette aucune des manières d'honorer Dieu ; j'ai toujours approuvé qu'on se joignît à l'Église qui le prie ; je le fais ; le prêtre savoyard le faisait lui-même »[5]. L'athée Wolmar lui aussi « vient au temple » avec sa femme ; « il se conforme aux usages établis, sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas ; il évite le scandale »[6]. Et Lamartine, qui admire si fort la Profession de Foi du Vicaire Savoyard, définit sa propre pensée lorsqu'il écrit, dans ses pages lyriques sur la religion de Rousseau : « S'il est, dans quelques parties, incrédule sur la lettre de ses dogmes [les dogmes du christianisme], il est croyant à sa sainteté »[7].

L'abstinence du vendredi, ce contempteur des mangeurs de viande s'en dispense néanmoins, hormis toutefois le Vendredi-Saint[8]. Mais il ne raillera jamais ceux qui gardent fidélité à ce commandement de l'Église, et on le voit plein d'attentions pour les âmes pieuses, complaisant même aux humbles pratiques de la dévotion dont son esprit déplore tout bas la superstitieuse faiblesse. A son retour d'Orient, il envoie à Virieu, pour sa femme, et à Genoude de même, des chapelets qui ont reposé et ont été bénis sur le Saint Sépulcre[9].

---

1. R. P., 1er novembre 1925.
2. *Fr. Parl.* T. I, p. 28.
3. *Ibid.*, p. 71.
4. Il va entendre les orateurs catholiques dont on parle. Maurice de Guérin note que le 28 février 1834 il a aperçu Lamartine écoutant Lacordaire au Collège Stanislas, et Phil. Chasles le voit à Saint-Roch au sermon de l'abbé Cœur.
5. *Lettres écrites de la Montagne.* Partie I. Lettre III.
6. *Nouvelle Héloïse.* V. v.
7. C. F. L. Ent. 67. T. XII, p. 49.
8. Le 30 septembre 1847, Ch.-B. Jussieu de Sénevier, neveu de Lamartine par alliance, écrit dans une lettre aux siens, en parlant du grand homme : « Madame de Cessiat trouve bien triste qu'avec un pareil dégoût [de la viande], son frère ne puisse faire maigre un seul jour de l'année, à part le Vendredi Saint cependant ». (Cf. Senza. *En marge de la vie de Lamartine*).
9. Lettre à Virieu, décembre 1833.

*
* *

A la veille de la publication de *Jocelyn*, sous quel aspect la religion de Lamartine apparaissait-elle à l'opinion ?

Nous avons déjà signalé les protestations des *Annales de Philosophie chrétienne* et les amers reproches qu'adressait Bonnetty à celui dont les catholiques, disait-il, avaient « fait en partie [la] réputation » [1] et qu'on nommait communément « le poète catholique » [2]. Mais cette revue, qui n'atteignait guère que les milieux ecclésiastiques, n'avait pas été seule à pousser le cri d'alarme. Avant elle, le journal de Berryer, s'était exprimé, sur le dernier ouvrage de Lamartine, en termes extrêmement sévères. « Sa lecture, avait-il déclaré, nous a laissé le cœur rempli d'étonnement et de douleur. Nous le disons sans détours : à peine y avons-nous reconnu quelques traces d'un christianisme vague et tout philosophique. » L'Église, ajoutait-il, « y est souvent blâmée, calomniée même, dans sa discipline et dans ses dogmes, mise au-dessous du mahométisme ». Et la feuille légitimiste mettait en garde ses lecteurs contre l'étrange manière dont Lamartine comprenait désormais la foi ; elle dénonçait ce « christianisme d'imagination où la raison n'entre que pour peu de chose et la Révélation pour rien » [3].

Aussi rude s'était montré l'abbé Sibour qui, dans deux articles de la *Gazette du Bas-Languedoc* (les 31 mai et 14 juin 1835), avait appelé l'attention des catholiques sur la déplorable « apostasie » du poète de « l'*Hymne au Christ* ».

Falconnet, en juillet 1835, avait aligné, dans la *France Catholique* [4], quatre colonnes d'une prose dévouée et convenablement émue, sur le *Voyage*, sans le moindre mot de blâme touchant l'orthodoxie suspecte de l'auteur. La protestation ne se fit pas attendre. Dès le numéro suivant, un article anonyme (signé « un catholique ») dégageait la responsabilité de la revue et désavouait Falconnet sans le moindre ménagement. « Dans un recueil catholique, pareille admiration ne saurait être tolérée ».

La *Revue Européenne* avait été bien embarrassée ; c'est à elle, on s'en souvient, que Lamartine avait confié, d'abord, le texte presque entier de sa *Politique Rationnelle*, et le poète était resté, moralement au moins, un de ses patrons et de ses répondants. Aussi mit-elle une grande prudence à parler du sentiment religieux qui se faisait jour dans le *Voyage*. L'article de douze pages qu'écrivit G. de la Noue n'élevait guère que de timides réclamations, et c'était sans nom-

1. Le 24 octobre 1820, Vignet recommandait vivement à Lamartine d'achever son Ode sur le duc de Bordeaux « *par reconnaissance*, lui disait-il, *pour les honnêtes gens qui te protègent si fort* * » (Arch. S. P.).

2. Cf. *Annales de Philosophie chrétienne*. 30 juin 1835. « Examen critique, sous le point de vue catholique, du *Voyage en Orient* de M. de Lamartine ». — Hélas ! gémissait Bonnetty, « quelle [avait été] notre joie quand nous l'avons vu partant pour la terre des miracles et des prodiges [...]. ! Nous nous disions que la terre du catholicisme allait enfin avoir un véritable guide du voyageur catholique » (T. X, p. 404). On voit plus loin, dans une note, l'honnête Bonnetty chercher aux chagrins que lui causaient les déclarations rationalistes du poète une consolation dans les pages écrites par Madame de Lamartine et insérées dans le *Voyage*. « On pourra sans peine y voir, déclarait Bonnetty avec un zèle touchant, une désapprobation des rêveries philosophiques de son époux ». Les lignes qu'il citait (*Voyage*, 1835. T. III, p. 176) ne justifiaient guère, on s'en doute, cette tentative maladroite pour opposer la femme au mari...

3. Cité dans les *Annales de Philosophie chrétienne*. T. X, p. 404.

4. *France Catholique*. Nouvelle série, N° 1.

mer Lamartine qu'il se permettait, vers la fin, de reprendre d'un ton plus sévère ceux qui réclament un élargissement du dogme et qui font les bons apôtres, pleins de zèle pour ce qu'ils nomment la régénération de l'Église [1].

La *France Littéraire* n'a pas les mêmes raisons de s'attrister ; elle ne se donne pas pour gardienne de la foi ; aussi se contente-t-elle de sourire, avec une indulgence un peu ironique, à « la bonhomie du poète chrétien transplanté au sein de l'islamisme et qui associe et assimile, par un singulier laisser-aller, la Providence catholique au fatalisme musulman ». Tout au plus note-t-elle que si Lamartine est toujours chrétien, il se révèle à présent comme « un chrétien auquel cependant on pourrait peut-être reprocher, dans les intérêts de l'orthodoxie catholique, trop de complaisante admiration pour la tolérance et la moralité de tous les cultes qu'il trouve sur son chemin, et par suite, dans ses croyances, une certaine vague de fatalisme où le libre-arbitre semble perdre sa place » [2].

L'anticléricalisme avait surabondé, de 1829 à 1832, dans la *Revue de Paris*. En 1835, cette animosité contre l'Église s'était notoirement calmée dans les pages de la Revue. Nisard, néanmoins, signalera, pour en faire l'éloge, la tolérance extrême et toute philosophique dont le *Voyage en Orient* multiplie les témoignages. En septembre, à propos des *Chants du Crépuscule*, la *Revue de Paris* notera en passant que Lamartine « n'a gagné à son voyage d'Orient que l'indifférence religieuse » [3].

Gustave Planche fit dans la *Revue des Deux Mondes*, sur l'ouvrage de Lamartine, un article extraordinairement hargneux [4]. Il n'eut garde d'oublier ce qui pouvait nuire à Lamartine auprès de son public le plus fidèle, les catholiques, et, sur le mode narquois et méprisant, déclara que « si le temps et l'érudition ne lui [à Lamartine] ne manquaient pas, il ramènerait aux proportions de l'histoire la promulgation de la loi nouvelle, il ne verrait plus dans Jésus-Christ que l'héritier de Socrate ». « Qu'on ne dise pas, ajoutait Planche, que j'invente gratuitement un procès invraisemblable à la foi de l'illustre voyageur [...]. La pente de l'incrédulité est glissante et rapide [...]. Dès qu'il doute, il n'a plus le droit de chanter ». Quelle hâte à condamner le poète au silence ! G. Planche tient à sa sentence ; il la réitère à la fin. « En se dépouillant de sa crédulité, écrit-il, [...] le poète a disparu avec le chrétien ».

Tout cela fait un ensemble de fâcheux propos, redoutables à celui qui voudrait ne rien précipiter, et continuer à apparaître aux catholiques comme l'un d'entre eux.

Heureusement, l'amitié de Genoude a su épargner à l'auteur du *Voyage* l'hostilité trop naturelle de la *Gazette de France*. Le grand journal légitimiste n'a publié aucune critique de l'ouvrage ; il ne pouvait certes le louer ; il est allé cependant jusqu'à appuyer son succès. Le 6 avril, la *Gazette* a donné, en bonne place,

1. R. E., nouvelle série. T. I, (mai 1835), pp. 182-194. « Nous prions l'auteur [du *Voyage*], écrivait G. de la Noue avec une modestie craintive, de ne point regarder nos réflexions comme une polémique dans laquelle nous entrerions au sujet de son livre ».

2. F. L., juin 1835. T. X, pp. 408 et 410. — L'article est signé Félix Guillibert.

3. R. P. T. XXIII, p. 54.

4. R. D. M., 1er mai 1835. — Le 20 juin, Montherot écrivait à Madame de Lamartine. « *J'ai enfin trouvé le coupable article de G. Planche. Il est pitoyable que ce soit un droit acquis aux sots et aux méchants de juger les auteurs de génie et d'honneur. G. Planche n'est pas un sot, mais c'est évidemment un méchant homme* * ». (Arch. S. P.).

un extrait des premières pages du livre ; le 8 avril, en feuilleton, elle reproduit le récit de la visite à Lady Stanhope ; le 19 avril, encore, elle citera en entier les vers de « *Gethsémani* ».

Excellente, aussi, l'attitude du *Constitutionnel* [1] ; l'ouvrage de Lamartine y est couvert de fleurs ; mais aucune allusion n'est faite à l'évolution religieuse du poète ; tout au contraire, l'auteur est donné toujours pour un royaliste et un bon chrétien ; et Louis Blanc, dans la *Nouvelle Minerve*, va même beaucoup plus loin ! Il est trop évident qu'il n'a pas ouvert l'ouvrage dont il prétend rendre compte à son public républicain. Il juge le *Voyage en Orient* d'après ce qu'il croit savoir de Lamartine, d'après l'image toute faite qu'on a, dans la foule, du poète des *Méditations*. Heureuse imprudence ! Il écrit ainsi le contraire de la vérité, mais Lamartine, soyons-en persuadés, est loin de s'en plaindre. Quel témoignage à produire à ceux qui, parmi ses corréligionnaires, l'accusent de passer à l'ennemi ! Louis Blanc n'y va pas, comme on dit, par quatre chemins : Lamartine a publié le récit du voyage qu'il a fait en Palestine ? ce voyage est donc un pèlerinage ; on sait l'habituelle rengaine des pèlerins ; mais la libre-pensée a son mot à dire ! Louis Blanc accusera donc hardiment Lamartine d'étroitesse d'esprit, de partialité ultramontaine : « Témoin de l'agonie du mahométisme, il [Lamartine] s'est empressé de dire : C'est à la religion du Christ qu'appartiendront ces contrées [...]. Mais dans la joie de son cœur, il a oublié que le christianisme lui aussi était frappé d'une irréparable sénilité ! [...]. Nous ne pouvons donc partager le dévot optimisme de M. de Lamartine ». Et Louis Blanc de conclure, péremptoire : « De pieux élancements après des descriptions, des descriptions après de pieux élancements, voilà tout le livre de M. de Lamartine » [2].

En 1835, la gauche anticatholique est bien loin encore de voir en Lamartine un ami [3] ; et Lamartine ne tient nullement à ce qu'il en soit ainsi, pour l'instant. Des cris d'enthousiasme, partant de ce coté-là, nuiraient même, extrêmement, à son long dessein.

Sans doute, du côté catholique, le trouble est maintenant jeté dans certaines âmes vigilantes. Le 13 avril 1835, Guttinger parle à Sainte-Beuve de ce Lamartine « si peu chrétien et à grand'peine catholique ». Le 2 mai, Ozanam qui se félicite d'avoir vu six mille hommes rassemblés à Notre-Dame pour écouter Lacordaire, écrit : « Voilà qui met du baume dans le sang. Nous en avons besoin pour nous consoler du dernier livre de M. de Lamartine sur l'Orient ; ce grand poète est en même temps si impressionnable qu'en traversant l'Asie, il s'est imprégné d'une partie de ses idées et de ses tendances ; il donne des louanges extrêmes à l'Alcoran, et à force d'optimisme et de tolérance, il sort évidemment de l'orthodoxie ». Mais Ozanam veut se rassurer encore : « Cependant, dit-il,

1. *Constitutionnel*, 14 mai 1835.

2. *Nouvelle Minerve*, 1835. T. I, pp. 395 sqq.

3. Aux yeux d'Henri Heine, en 1832,. Lamartine était le type même du poète ultra, aussi dévoué à Henri V qu'à l'Église romaine. On lit dans *De la France*, à la date du 10 février 1832. « Je me fis voiturer dans une soirée du faubourg Saint-Germain [....]. Il me fallut recevoir l'assurance la plus précise que le retour de l'« enfant du miracle », avec toute sa parenté de miracle, pouvait être regardé comme certain [...]. Savez-vous aussi, ajouta la dame, que c'est aujourd'hui le jour où Henri V a fait sa première communion ? — Quel jour important pour les amis de l'autel et du trône, répliquai-je, jour saint, digne d'être chanté par Lamartine ! » (*De la France*, éd. 1873, p. 63).

le mal n'est pas sans remède, car ce n'est que l'exagération d'une bonne qualité. D'ailleurs, le livre ne renferme pas une apostasie formelle » [1]. Il demeure inquiet néanmoins ; et le 16 mai il déclare encore : « Le rationalisme n'est point oisif [...] ; il entoure de ses émissaires, il assiège nos hommes les plus illustres ; il provoque la défection de ceux qui étaient nos gloires ; il détrône l'abbé de La Mennais [...], il nous fait trembler pour la muse virginale de Lamartine » [2].

Pourtant Rome se tait. L'année entière s'écoule sans que le *Voyage* soit mis à l'Index. Et Lamartine se conduit si bien, à la Chambre ! Il célèbre même, en août, allusivement, le renouveau catholique que chacun constate en France ; il montre les « temples restaurés et remplis » (21 août 1835). L'extrême droite le lapide, Berryer le fait « lacérer » [3], les carlistes le traitent d'apostat. C'est là querelle politique, aigreur d'espérances déçues, jalousies peut-être. L'opinion ne se résigne pas vite à changer le portrait à grosses lignes qu'elle s'est fait d'un homme [4]. On s'adresse toujours à Lamartine, en 1835, comme au grand poète catholique. C'est à Lamartine que le vertueux Édouard Alletz adresse, cette année-là, sa *Lettre sur la vérité du christianisme*, comme au guide sûr et secourable qui l'aidera de son nom puissant à combattre quoi ? — le déisme. Louise Colet, qu'on ne s'attendait guère à rencontrer dans cette affaire, remercie en vers Lamartine d'avoir raffermi sa foi trop chancelante :

> Que de cœurs qui doutaient sont devenus jaloux
> De prier comme toi ! [5]

Des prêtres lui dédient leurs compositions poétiques, l'abbé Gono, ce mâconnais, auquel Lamartine répond par une lettre un peu ironique en secret, mais quand même très indulgente et dont le brave homme n'apercevra point la malice [6], l'abbé Guillermard, un dauphinois... [7].

---

1. *Lettres de F. Ozanam*, 1865. T. I, pp. 138-139.

2. *Ibid.*, p. 141.

3. C'est l'expression qu'emploie Lamartine dans une lettre à son père, le 9 janvier 1834.

4. En 1840, Falconnet dira dans sa biographie de Lamartine : « On avait cru d'abord M. de Lamartine absolutiste. Cette opinion a cédé à l'évidence, mais son sans peine ». (Falconnet, *op. cit.*, p. 92). Falconnet donne lui-même, sans s'en douter, et dans le même ouvrage, la preuve que l'opinion qui fait de Lamartine un catholique, a bien de la peine, encore plus de peine, à céder elle aussi « à l'évidence ».

5. Louise Colet. *Fleurs du Midi* (« Chateaubriand et Lamartine »), 1835, p. 105.

6. L'abbé Gono publia, au début de l'année 1836, un livre de vers intitulé *Nouveau chemin de la Croix ou Chemin de la messe.* Il en avait soumis le manuscrit à Lamartine, lequel lui avait répondu par une lettre datée de Monceau, le 29 novembre 1835 :

> Monsieur,
>
> J'ai lu les inspirations religieuses que vous avez bien voulu m'adresser ; recevez mes remerciements. Vous parlez trop bien des miennes ; je sens leur faiblesse. Elles n'ont de prix que par l'impression des lieux qui les ont inspirées. Comme vous, j'ai le sentiment que toute grande poésie doit tendre à Dieu, comme tout ce qui s'élève s'illumine ; mais trop souvent aussi je sens que nos ailes sont insuffisantes et nous laissent retomber sur la terre.
>
> Recevez, Monsieur, avec l'expression de ma reconnaissance, celle des sentiments que m'inspirent votre caractère et vos talents. Lamartine.

L'abbé Gono fit reproduire cette lettre en tête de son livre, qui parut à Bourg, chez Bottier en 1836.

7. Cf. P. Saint-Olive. *En marge de Maurice Levaillant*, Grenoble, 1927, p. 9.

Des amis proches, eux-mêmes, s'y trompent toujours. Le 21 juin 1835, Émile Deschamps demande à Guiraud son adhésion au projet qu'il a de fonder une revue « rivale de la *Revue des Deux Mondes*, une tribune, dit-il, où toutes les opinions monarchiques, toutes les philosophies chrétiennes-catholiques trouveront à parler de haut », où se réuniraient, en « faisceau », « toutes les nuances monarchiques [...] contre l'envahissement démocratique, toutes les idées religieuses contre le déisme ou l'athéisme », et dont, à côté de Bonald, de Chateaubriand et de Ballanche, Lamartine, paraît-il, doit faire partie [1].

Le poète, d'ailleurs, est au mieux avec son évêque, Mgr d'Héricourt, qui craint d'être déplacé d'Autun, et lui demande d'intervenir auprès du ministère ; Et Lamartine lui répond : « *Je vais m'acquitter de la commission dont vous voulez bien me charger avec un empressement d'autant plus naturel que l'administration ecclésiastique de notre département ne retrouverait jamais l'évêque que nous perdrions.* * » Et quelques jours plus tard, la démarche étant faite, Lamartine écrit de nouveau à l'évêque d'Autun : « *Je quitte le Garde des Sceaux. Il m'a paru regretter bien vivement qu'un homme de votre capacité et de votre énergie administrative ne voulût pas employer ces dons si rares parmi les hommes d'un pays plus étendu et plus difficile que le nôtre* [...] * » [2].

Ainsi, à la veille de *Jocelyn*, Lamartine commence à jouer entre les catholiques et les rationalistes le jeu qui lui a si bien réussi naguère entre les classiques et les romantiques. Il n'a rien brisé, en littérature, et il a opéré ce miracle de réconcilier sur son nom des ennemis. Fasse le ciel que, pour l'œuvre plus haute qu'il poursuit maintenant, le même miracle se renouvelle ! Quand les *Destinées de la Poésie* tressent des couronnes égales à Mme de Staël et à Chateaubriand, c'est le jeu qui s'inaugure ; il se continue, plus dangereusement, dans le *Voyage en Orient*. *Jocelyn* n'oubliera pas les règles de cet apostolat circonspect.

IV

La religion de JOCELYN.

Jocelyn, c'est l'histoire, sans doute, d'un prêtre qu'un souvenir d'amour accompagne ; mais ce prêtre surmonte sa souffrance ; il demeure fidèle dans la tentation ; il accomplit tous ses devoirs, non seulement avec exactitude, mais avec un vrai zèle ; il répand sur ceux qui lui sont confiés les trésors d'une charité sans bornes ; il finit par mourir dans une épidémie, victime de son dévouement sacerdotal.

---

1. Cf. L. Séché. *Alfred de Vigny*, 1913. T. I, p. 102.

2. Ces mots sont extraits de deux lettres inédites de Lamartine à Mgr d'Héricourt. La seconde lettre est datée du 27 janvier 1835. On a pu voir que la publication du *Voyage en Orient* n'avait rien changé aux relations de Lamartine et de son évêque, auquel il écrit encore, avec la même cordialité respectueuse, en octobre 1835. (Cf. *supra*, p. 240, note 4).